



HAL
open science

Le risque dans la pratique de l'escalade

Cécile Martha, Michel Bonnon, Jean Griffet

► **To cite this version:**

Cécile Martha, Michel Bonnon, Jean Griffet. Le risque dans la pratique de l'escalade. *Agora débats/jeunesses*, 2002, 27, pp.74-85. hal-04401297

HAL Id: hal-04401297

<https://hal.science/hal-04401297v1>

Submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version acceptée

Dans Agora Débats/Jeunesse 2002

Cécile MARTHA, Michel BONNON, Jean GRIFFET

TITRE : LE RISQUE DANS LA PRATIQUE DE L'ESCALADE

Résumé : L'objectif de cette étude est d'accéder au sens de l'expérience du risque chez les grimpeurs experts. L'expérience de sensations fortes, provoquées par la peur de la chute ou du vide, illustre l'omniprésence du risque dans la pratique de l'escalade. De nature majoritairement symbolique, qui ne menace pas l'intégrité physique, le risque est perçu et apprécié de façon différenciée selon les pratiquants et le contexte spatiotemporel et social. L'engagement du grimpeur qui accepte la perspective de chuter est motivé par plusieurs facteurs.

Cécile Martha, doctorante à la Faculté des Sciences du Sport, Université de la Méditerranée Aix-Marseille

Michel Bonnon, responsable de l'activité escalade à la Faculté des Sciences du Sport

Jean Griffet, professeur à la Faculté des Sciences du Sport, Université de la Méditerranée Aix-Marseille II,

UPRES EA n° 3294 «Sport et Adaptation», Faculté des Sciences du Sport, 163, av. de Luminy CP 910 13288 Marseille Cedex 9.

1) Introduction

Les pratiques sportives à risque font l'objet d'une attention particulière depuis les trente dernières années. Le rapport au risque des pratiquants comme leur recherche de sensations fortes ont suscité de nombreuses recherches dans les divers champs d'étude de la psychologie et de la sociologie. Zuckerman(1) analyse la recherche de sensations des individus sur le plan psychologique comme un révélateur de leur personnalité : la prise de risque révèle des dimensions de la recherche de sensations telles que la susceptibilité à l'ennui, la désinhibition, la recherche d'expériences, la recherche de danger. Elle détermine le niveau optimal d'activation propre à chaque individu. Une autre façon d'envisager le risque se centre autour de la question de l'identité, de l'épanouissement ou de la construction de la personne : cette approche attribue ainsi au risque une fonction et un rôle actifs dans la réalisation de soi. De nature psychosociale, l'étude de Lyng(2) menée auprès d'un groupe de parachutistes s'intéresse aux «conduites limites » qui peuvent entraîner la mort à la moindre faute, et les attribue à une recherche de sensations permettant la réalisation du self. L'aventure dans un environnement où l'homme ne contrôle pas tous les éléments nécessaires à son action, et qui recèle des dangers, est considérée comme une condition propice à la construction de la personnalité (Holyfield & Fine, 1997). Adhérant à la thèse du désordre défendue par Balandier, pour qui le vide de sens représente une caractéristique de nos sociétés, Le Breton(3) considère la quête de l'identité comme une finalité des conduites à risque : il

assimile l'engouement pour le risque à une forme d'opposition essentielle au type d'orientation que prend notre société occidentale, source d'individualisme et de confusion des repères. Notre époque génère la sensation de perte d'identité et le risque y remplit une fonction de repérage. Dans l'étude de Baudry(4), le risque prend la double fonction de réalisation de soi et d'autodestruction du «corps extrême» . Ces différentes recherches imputent aux prises de risque des significations et des fonctions dans la vie quotidienne ou dans les pratiques sportives. Notre objectif se situe davantage dans une perspective compréhensive, soucieuse de faire ressortir le sens attribué par les personnes à leurs comportements, afin d'étudier l'expérience vécue du risque. Nous faisons l'hypothèse que le risque, vécu dans l'instant présent, possède du sens pour les pratiquants. Plus précisément, nous nous attachons dans cette étude à décrire la nature du risque, sa texture et sa forme dans une activité qui comporte une part d'aventure(5): l'escalade. Nous partons de l'idée que les individus actualisent leur potentiel et s'affirment à travers leur expérience vécue, et nous envisageons le risque comme une des modalités de cette actualisation. Le couplage d'observations du comportement, d'analyse d'entretiens au cours desquels les grimpeurs relatent des expériences vécues, permet de décrire et de comprendre le sens attribué au risque par les pratiquants, et plus généralement à leur expérience de grimpeurs. Si cette expérience vécue est rendue plus intense par l'engagement de l'acteur dans des situations qui recèlent un danger physique (Griffet, 1994a), des formes aventureuses purement symboliques participent aussi à l'intensité de l'expérience sensible. La plupart des recherches envisagent la notion de risque comme une menace à l'intégrité physique des pratiquants, et s'intéressent aux activités qui mettent en jeu un risque réel. Le concept de «edgework» utilisé par Lyng (1990) décrit les activités «limites» dont l'enjeu est de s'approcher le plus près possible de la frontière entre la vie et la mort. Or, la notion de risque renvoie également à d'autres significations, comme à la probabilité de l'issue d'une conduite, ou encore à la mesure de l'étendue des menaces de tous ordres en conséquence d'une action (Le Breton, 1995). Le risque peut alors revêtir une forme purement symbolique ou métaphorique, telle que la sensation de vertige, la perception du vide ou la peur de la chute en escalade, événement que la plupart des pratiquants experts ne considèrent pas comme dangereux. Nous pensons ainsi que pour comprendre le sens du risque dans l'expérience des pratiquants, il faut aussi le considérer sous une forme symbolique qui, loin d'être neutre, permet l'émergence de sensations fortes pour les pratiquants. L'analyse de ce que les grimpeurs experts relatent de leur pratique permet d'envisager cette expérience particulière du risque car la majorité des grimpeurs s'accorde à considérer l'escalade dite «sportive» comme n'étant plus une activité dangereuse telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Ils l'opposent à l'alpinisme qui se déroule dans un environnement potentiellement dangereux et très incertain, ou encore à l'escalade en terrain non aménagé (pratique dans laquelle le grimpeur met en place lui-même ses points d'assurance). Pourtant la peur, les sensations fortes, sont couramment ressenties en escalade sportive, car la prise de risque, dans l'esprit ou dans les faits, est constante, sans qu'un danger réel ne soit constamment mis en jeu – sauf à dose «infinitésimale» pour reprendre un terme de Jankélévitch⁶. Cette expérience symbolique du risque survient à chaque pas, puisque tout déplacement du grimpeur se traduit par un déséquilibre temporaire qui peut éventuellement provoquer sa chute. Dans la plupart des voies verticales ou surplombantes, cette chute est objectivement peu dangereuse puisque le grimpeur se retrouve pendu à la corde dans le vide, le plus souvent sans avoir heurté le rocher. Elle fait cependant naître un sentiment de crainte pouvant aller jusqu'à la terreur, du fait que les appuis se dérobent et qu'on est précipité dans le vide et l'inconnu. On pourrait penser que les grimpeurs du plus haut niveau ne vivent plus cette expérience de la peur, cependant ce phénomène ne semble pas être dépendant du niveau : Liv Sansoz, championne du monde en titre, s'entraîne quotidiennement depuis plus de dix ans mais ressent toujours cette peur de la chute : «Le vol me fait encore extrêmement peur...

» déclare-t-elle lors d'une interview dans L'équipe Magazine. Dans cette étude, nous nous intéressons au risque vécu dans un type de pratique de l'escalade qui se déroule dans des sites équipés de façon sécuritaire, en opposition à d'autres types de pratiques potentiellement dangereuses telles que les courses en montagne, les premières ascensions avec départ du bas, le terrain non aménagé ou l'escalade en solitaire. Nous tentons d'apporter des éléments de réponse à plusieurs axes de questionnement : quelle est la nature du risque en escalade ? Quelle importance et quel sens revêt-il parmi les différents motifs de pratique des grimpeurs ? Quel est le rapport des pratiquants experts à ce risque ? Quels facteurs en influencent la perception ? Qu'est-ce qui motive les pratiquants dans la décision de s'engager malgré le risque imaginé ? Nous avançons l'hypothèse que le risque, vécu sous une forme majoritairement symbolique ne menaçant pas l'intégrité physique des pratiquants, occupe une place centrale dans l'expérience vécue des grimpeurs ; il est appréhendé différemment selon les individus et le contexte spatio-temporel et social. Nous pensons que, face à l'engagement, le grimpeur se situe dans un état d'indécision et de sentiments ambivalents, qui constitue un des traits essentiels de l'aventure (Simmel, 1912). Pour vérifier ces hypothèses, nous avons mené une observation participante de huit mois et une enquête par entretiens semi-directifs réalisée auprès d'un échantillon de 15 grimpeurs experts du sud-est de la France. Les sujets ont dû s'exprimer sur quatre axes de récit : « Leur expérience de grimpeur », c'est-à-dire ce qui structure leur mode de pratique actuel ; « Leur jugement vis-à-vis du risque en général » ; « Les facteurs qui influencent leur perception du risque et la peur ressentie » ainsi que « Les raisons de leur décision de s'engager malgré ce risque ». Nous avons ensuite élaboré quatre grilles d'analyse thématique transversale pour chacun des axes. Une cinquième grille, construite à partir de la lecture de la totalité des entretiens, permet d'analyser la nature des risques identifiés en escalade. Pour quantifier l'occurrence des différents thèmes abordés dans un axe de récit, nous utilisons la méthode de comptage des mots appartenant à chacun des thèmes.

2) La pratique des grimpeurs experts

Lorsque les sujets s'expriment sur leur expérience de grimpeurs, plusieurs pôles d'attraction sont évoqués et se déclinent parfois eux-mêmes en plusieurs modalités. La nature fait partie intégrante de la pratique de l'escalade. Elle est évoquée par un grand nombre de sujets : « Moi ce que j'aime dans l'escalade, forcément y'a le fait d'être dehors dans la nature... ». Toutefois ce pôle d'attraction prend une place très réduite dans les récits (4 %), comme s'il semblait évident aux grimpeurs interrogés que l'escalade doit se pratiquer en milieu naturel. Cette pratique en site naturel est en opposition avec les structures artificielles d'escalade qui connaissent de plus en plus de succès à l'heure actuelle, avec l'organisation grandissante de la compétition et la nécessité d'un entraînement rationalisé. Lorsqu'ils évoquent le pôle de la finalité de la pratique (26 % des récits), les grimpeurs laissent paraître une ambivalence entre la modalité de performance et celle de loisir, selon les périodes de l'année et parfois même au sein d'une même journée : « Il y a des moments où tu vas grimper pour la perf et d'autres où tu vas grimper pour le loisir ; et ça, c'est vraiment aléatoire ». Si la logique ludique et hédoniste occupe une large place dans leur pratique, les grimpeurs interrogés ne délaissent pas pour autant les motifs de performance, le souci des cotations. Le but poursuivi rappelle alors la modalité du jeu agôn de Caillois(6) et peut prendre la forme d'un affrontement à soi (but de maîtrise) ou aux pairs (but de comparaison sociale). Parfois les sujets choisissent leur modalité, performance ou loisir, après avoir eu connaissance de quelques éléments, de leur interaction avec le milieu : « Ça dépend des moments... si je me sens bien j'aurais envie de me défoncer pour faire une perf, sinon je grimperais juste comme ça, tranquille... ». Le pôle du rapport à l'autre (16 %) présente aussi un caractère ambivalent entre les motifs d'individualité : « ... Tu es seul avec le rocher, la perf, elle ne dépend que de toi [...] y'a plus rien qui existe que ton combat avec le rocher » et ceux de partage : « Ce qu'on recherche avant tout, c'est le plaisir d'être avec les autres. »

L'escalade serait ainsi une activité sociale où le partage de l'expérience est certes prépondérant (Griffet, 1994b), mais laisse une place pour l'individualisme : le sportif individuel moderne est caractérisé par la responsabilité de ses actes, mais aussi par le partage des émotions, des gestes quotidiens, du «sentir en commun » (Maffesoli, 1990). Les «caresses sociales » telles que les encouragements, les compliments, sont également primordiales pour renforcer l'estime de soi et sa place dans le groupe. Le pôle des sensations fortes occupe la plus grande part des récits (54 %). Il illustre l'omniprésence de la notion de risque dans l'activité, caractérisé majoritairement par l'expérience émotionnelle du «vol » et du vertige. Ici encore, différentes modalités apparemment contradictoires sont évoquées sur l'ensemble des sujets et parfois chez un même individu : si certains grimpeurs disent rechercher le «jeu aux limites » (Griffet, 1991), qui leur procure des sensations de frisson : «Quand je me mets vraiment à avoir peur, je prends mon pied [...] le frisson, l'adrénaline, pour moi c'est comme une drogue dure... », ils n'excluent pas la possibilité de rechercher à un moment donné des contextes plus rassurants, qui leur procurent des sensations de sécurité ou des sensations de maîtrise : «Quand je me sens un peu moins bien dans ma tête ou moins en forme, je préfère aller dans des voies bien équipées, pour pas me mettre trop "vert" quoi... » Bien sûr, chaque sujet interrogé garde une préférence naturelle pour l'une ou l'autre de ces modalités, mais il est rare qu'elles soient exclusives.

3) Le jugement vis-à-vis du risque

Parmi les grimpeurs que nous avons interrogés, quatre groupes se distinguent : Un premier groupe, nommé « risque intrinsèquement positif » (I +), déclare ainsi aimer le risque pour les sensations qu'il lui procure : le risque donne du «piment à l'escalade », et sans cette «petite montée d'adrénaline » le plaisir n'est plus le même. Cette population est bien représentée par Jean-Baptiste Tribout, grimpeur de haut niveau. Il rejoint cette appréciation lorsqu'il affirme que «le plaisir est moindre lorsque tu domines ton escalade, plus intense lorsque tu es très limite et que la moindre erreur peut te faire tomber ».

Un deuxième groupe, nommé « risque intrinsèquement négatif » (I -), considère à l'inverse le risque comme un élément négatif et perturbateur qui gâche le plaisir de la pratique. Les sujets n'aiment pas du tout se « sentir limite ». La sensation de la chute imminente les perturbe considérablement : le «vol », ils ont «horreur de ça ». Un troisième groupe, nommé « risque intrinsèquement neutre » (I n), garde un jugement très neutre vis-à-vis du risque car il estime que c'est un élément à part entière de la pratique qu'il faut accepter. Ils ont «peur comme tout le monde », mais ça ne leur fait «ni chaud ni froid ». Ils pensent que, de toute façon, ça fait partie du jeu de l'escalade car, dans cette activité on est «obligé de voler ». La préférence du grimpeur se logerait entre la recherche du frisson et la sensation de sécurité. Enfin, le quatrième groupe, nommé «risque extrinsèquement positif » (E +), apprécie le risque pour des motifs extérieurs à ses propres sensations : il lui attribue des vertus éducatives ou des fonctions de cohésion sociale. Prendre des risques calculés, c'est apprendre à gérer sa vie. «Avoir la frousse » ensemble dans la même voie rapproche les pratiquants et les incite à s'encourager les uns les autres. Lorsqu'on analyse les comportements respectifs de ces quatre groupes dans leur pratique, on repère que les sujets qui disent apprécier le risque (groupe I +) provoquent des situations qui vont faire naître des sensations fortes et sont ceux qui recherchent le plus la sensation de frisson par le fait de «sauter des points » ou d'aller volontairement dans des voies qui «engagent ». Les sujets qui déprécient le risque (groupe I -), à l'inverse, recherchent davantage la sensation de sécurité ou la sensation de maîtriser leurs mouvements. Le fait d'avoir un jugement neutre ou de valoriser le risque à partir de ses qualités éducatives n'a aucune influence sur le type de sensation recherchée. Ces résultats

suggèrent que certains individus peuvent s'adonner à la pratique de l'escalade et vivre le risque par obligation, comme cela semble être le cas pour les sujets du groupe I -. Dès lors, ils tentent de minimiser les situations sources de frisson au profit de situations plus rassurantes et sécuritaires (escalade en moulinette par exemple), ou alors ils se décident à prendre un risque malgré leur aversion première. On ne peut donc pas analyser la prise de risque chez les grimpeurs comme une conduite toujours recherchée ou volontaire, comme l'envisage Lyng (1990) ou, à la manière de Zuckerman (1971), comme un trait de personnalité stable. Chez les grimpeurs, la relation au risque serait plus ambiguë et très personnelle. Le motif de bien-être mental ne fait en revanche l'objet d'aucune différence significative entre les types de jugement des quatre groupes vis-à-vis du risque : le plaisir et le bien-être seraient donc associés à de bas niveaux d'excitation pour le groupe «risque intrinsèquement négatif » , contrairement au groupe «risque intrinsèquement positif » pour lequel le plaisir prendrait sa source dans les sensations de frisson. Cette hypothèse rejoindrait l'idée de Zuckerman (1971) qui différencie les individus selon leur attrait pour des sensations fortes.

4) Les motifs de l'engagement dans la prise de risque

Dans les travaux de Kiesler sur la psychologie de l'engagement (Kiesler, 1971), l'engagement d'un individu se définit par son libre choix et le caractère à la fois coûteux, répété, public, et irrévocable de son acte. Chez les grimpeurs, un cas typique de l'engagement au sens Kieslierien s'illustre en la personne d'Alain Robert, célèbre pour ses ascensions non encordées de parois de difficulté extrême dans les falaises du Verdon, et surtout de monuments urbains tels que les buildings américains. Dans le cas de pratique qui nous intéresse, l'escalade encordée dans des sites équipés de façon sécuritaire, l'engagement pour le grimpeur revient à accepter la perspective du vol dans un passage qu'il n'est pas sûr de franchir. En accord avec la définition de Kiesler, il reste soumis au regard d'autrui, d'où la difficulté de rebrousser chemin, c'est-à-dire " désescalader". En revanche, il ne résulte pas toujours d'un libre choix. Les récits d'expériences vécues témoignent de sentiments ambivalents et ambigus lors de la prise de risque. L'engagement n'est pas toujours un acte volontaire et univoque. La décision implique le dépassement de la contradiction vécue par l'acteur qui hésite entre deux alternatives : aller de l'avant (vers l'inconnu) ou ne pas s'engager. Ce dépassement peut être assimilé à une impulsion, souvent engendrée par la situation où le sujet est totalement accaparé par son activité (Griffet, 1994a). Néanmoins cet engagement peut être doublement influencé par des motifs intrinsèques (41 %) comme la recherche de sensations ou encore le but de fierté personnelle, et des facteurs externes ou instrumentaux (36 %), comme la nécessité de franchir le passage pour pouvoir récupérer le matériel en place sur la paroi ou ne pas faillir sous le regard des autres. Le tableau 1 (page suivante) montre que tous les sujets qui s'engagent dans le but d'éprouver des sensations fortes sont des grimpeurs qui apprécient intrinsèquement le risque (groupe I +), mais ils peuvent être aussi motivés par des facteurs externes. En revanche, l'engagement des sujets qui ont un jugement intrinsèquement négatif vis-à-vis du risque (groupe I -) est principalement influencé par des facteurs externes comme le regard des autres ou la nécessité de franchir le passage. Le seul motif intrinsèque cité est le but de fierté personnelle, les sensations fortes n'intéressent pas du tout ce groupe de grimpeurs.

5) Conclusion

Les récits d'expériences vécues ont montré que le risque est appréhendé de façon spécifique par chaque individu. Il suscite des appréciations diverses : pour les uns, l'esthétique de l'escalade se concentre dans le piment de la chute et des envolées lointaines au-dessus des points d'ancrage ; pour les autres, l'angoisse engendrée par la perspective de chuter altère le plaisir de grimper. La mise en évidence de profils particuliers de grimpeurs en fonction de leur jugement vis-à-vis du risque permet de distinguer plusieurs types de comportement dans la pratique. Les grimpeurs transforment eux-mêmes les règles du jeu. Certains sujets déprécient le risque et ont tendance à grimper en moulinette ou en tête dans des voies suréquipées¹⁸. Lorsqu'ils s'engagent, ils sont majoritairement influencés par des motifs extrinsèques. À l'inverse, certains individus cherchent volontairement à «se faire peur» et choisissent de grimper dans des voies engagées, voire même de «sauter des points». Cet engagement est dosé par les grimpeurs en fonction de leur degré de sensation recherchée, spécifique à chaque individu, mais il varie également selon l'état de forme et le contexte spatio-temporel et social. Un échantillon plus vaste nous permettrait d'établir une typologie plus complète des pratiquants selon le critère de recherche de sensations afin d'étudier pour chaque type identifié, l'influence de l'environnement, de l'entourage social ou de l'état de forme perçu sur la prise de risque. La question est de savoir si certains éléments de nos observations, notamment la typologie proposée, sont généralisables à d'autres pratiques sportives ou à des pratiques sociales de la vie quotidienne comme la conduite automobile, les conduites addictives, les stratégies professionnelles et les relations humaines en général.

6) Références bibliographiques

BAUDRY, P., *Le Corps extrême*, L'Harmattan, Paris, 1991.

CAILLOIS, R., *Les jeux et les hommes*, Éd. Folio/ Essais, Gallimard, Paris, 1967.

CSIKSZENTMIHALYI, M., «Play and Intrinsic Rewards», *Journal of Humanistic Psychology*, n° 15, 1975, p. 41-63.

EWERT, A., HOLLENHORST, S., «Testing the Adventure Model : Empirical Support for a Model of Risk Recreation Participation», *Journal of Leisure Research*, n° 21, 1989, p. 124-139.

GRIFFET, J., «La sensibilité aux limites», *Sociétés*, n° 34, 1991, p. 359-366.

GRIFFET, J., «Décision, risque, émotion», *Science et motricité*, n° 23, 1994a, p. 3-12.

GRIFFET, J., «Le partage de l'expérience», *Sociétés*, n° 45, 1994b, p. 311-324.

HOLYFIELD, L., FINE, G. A., «Adventure as Character Work : The Collective Taming of Fear», *Symbolic Interaction*, n° 20-4, 1997, p. 343-363.

ISO-AHOLA, S., LA VERDE, D., «Perceived Competence as a Mediator of the Relationship Between High Risk Sports Participation and Self-Esteem», *Journal of Leisure Research*, n° 21, 1988, p. 32-39.

LE BRETON, D., *Passions du risque*, Métailié, Paris, 1991.

LE BRETON, D., *La sociologie du risque*, PUF, Paris, 1995.

LYNG, S., «Vocabularies of Motive and High-Risk Behavior : The Case of Skydiving», *Advances in Group Processes*, n° 3, 1986, p. 157-179.

LYNG, S., «Edgework : A social Psychological Analysis of Voluntary Risk Taking», *American Journal of Sociology*, n° 95-4, 1990, p. 851-86.

MAFFESOLI, M., *Au creux des apparences*, Plon, Paris, 1990.

SIMMEL, G., «La religion et les contrastes de la vie», *Mélanges de philosophie relativiste*, Alcan, Paris, 1912.

ZUCKERMAN, M., «Dimensions of sensation seeking», *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, n° 36, 1971, p. 45-52.